



GRAAT On-Line issue #20 – November 2017

**Masculinités hispaniques : déviances et résistance dans la littérature  
hispanophone contemporaine – Avant-propos**

**Jennifer Houdiard**

**Université de Nantes**

Lorsque l'on évoque la question du genre, l'association avec des thématiques tournant autour de « la femme », des inégalités et des contraintes dont les femmes ont été et sont victimes, semble parfois être automatique. Le féminin, le « continent noir », donne lieu depuis des siècles à des interrogations, des études, des essais de définition bien évidemment vains, des affirmations plus ou moins péremptoires. Le féminin, c'est le particulier, le différent : on parle dans la presse de « littérature féminine » et de « football féminin », alors qu'il ne viendrait à l'idée de personne ou presque de préciser que le prix Nobel de littérature a été attribué à un homme, ou d'évoquer la finale de la Coupe d'Europe *masculine*. Le masculin, grammaticalement désigné comme « genre non marqué », ne l'« emporte » pas que sur le terrain linguistique dans les langues romanes : il reste associé à l'universel et se passe de précisions.

La recherche en sciences humaines et sociales reflète ce déséquilibre, du moins jusqu'à une date assez récente : le « premier sexe » a fait couler moins d'encre et suscité bien moins de débats que le deuxième. Le texte fondateur de Raewyn Connell, *Masculinities*<sup>1</sup>, a cependant ouvert un large champ de questionnements, et ce domaine d'investigation jusqu'alors marginal s'est peu à peu développé. La masculinité et l'« être homme » ont commencé à être envisagés avec une perspective analogue à celle qui prévaut dans les approches théoriques du féminin : comme une construction sociale et langagière bien davantage que comme un donné biologique. Le carcan de la féminité trouve son pendant dans les prescriptions et restrictions qui définissent le

cadre d'une masculinité souvent assimilée et réduite à la virilité, à ce qui fait qu'un être considéré comme masculin sera « un homme, un vrai ».

L'aire hispanophone a vu se multiplier ces dernières années les travaux consacrés à la masculinité<sup>2</sup> : des ouvrages qui précisent et enrichissent le cadre théorique nécessaire pour penser le masculin, avec différentes approches, mais également de nombreuses études consacrées aux représentations de la masculinité dans les arts plastiques, la littérature, le cinéma, ou encore la publicité. Les sociétés latines se caractérisent par une organisation majoritairement patriarcale et une prévalence de rôles genrés extrêmement restrictifs : c'est du substantif espagnol « *macho* », « mâle », qu'est issu le terme de « machisme », défini par le *Trésor de la langue française* comme une « idéologie héritée de la civilisation ibérique et plus spécialement ibéro-américaine, qui prône la suprématie du mâle ». La masculinité hégémonique hispanique s'exprime de manière différente selon les pays et les milieux sociaux, mais l'on peut isoler un certain nombre de traits communs : hétérosexualité, force, pouvoir, fierté, rejet des activités et caractéristiques considérées comme féminines.

Ce cadre pour le moins étroit suppose bien sûr une marge, car n'est pas *macho* qui veut. Et d'ailleurs, tous les êtres biologiquement considérés comme masculins souhaitent-ils entrer dans cette « case » pas forcément confortable ? Peut-on refuser d'être un homme, ou l'être différemment ?

La fiction constitue un champ de recherche extrêmement riche pour qui s'intéresse à la masculinité, aux masculinités contemporaines : comment sont-elles représentées, défendues, attaquées, explorées, inventées, déconstruites dans les créations contemporaines ? Ces questions sous-tendent l'ensemble des réflexions développées dans ce volume et en constituent le fil directeur.

Les travaux qui ouvrent ce numéro abordent la masculinité traditionnelle et sa mise en question dans des œuvres littéraires hispanophones produites tout au long du XX<sup>e</sup> siècle.

Cécile Fourrel de Frettes s'aventure sur un terrain encore peu exploré par la critique : la construction des figures masculines dans l'œuvre littéraire et cinématographique du Valencien Vicente Blasco Ibáñez, au tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Certes, des personnages tels que le torero et le cow-boy ont fait couler beaucoup d'encre, mais ils ont rarement été appréhendés en tant que représentations spécifiques

du masculin. Or, l'analyse révèle l'ambiguïté de ces figures et leur rapport problématique à la virilité qu'ils sont supposés incarner.

À la même période, de l'autre côté de l'Atlantique, dans un Costa Rica qui a récemment accédé à l'indépendance, le traitement de la masculinité dans la prose narrative pose lui aussi question. À travers une lecture croisée de *El Moto* (1900) de Joaquín García Monge, *El primo* (1905) et *La esfinge del sendero* (1915) de Jenaro Cardona, Sergio Coto Rivel démontre que la réflexion sur l'identité costaricaine, sur l'histoire du pays et sa construction en tant que nation, entretient dans ces trois romans des liens très étroits avec la question de la masculinité.

Nous terminerons ce premier tour d'horizon en Espagne pour y retrouver une incarnation mythique de la virilité : Don Juan. Aurélia Gournay s'intéresse aux réécritures du personnage au cours du XX<sup>e</sup> siècle et à la manière dont elles se plaisent à dépouiller ce dernier des attributs qui lui sont traditionnellement associés : Azorín, Gonzalo Torrente Ballester et Julián Ríos construisent des Don Juan vieillissants, appauvris, vulnérables, voire sexuellement ambigus. En mettant à mal le mythe, les auteurs contemporains montrent les limites de la masculinité hispanique triomphante qu'il représente.

Les contributions suivantes évoquent l'émergence de nouveaux modèles de masculinité, dans la recreation littéraire d'univers dominés par un idéal de virilité très contraignant.

L'idéal de masculinité tel qu'il apparaît dans *Boquitas pintadas* (1969) est étudié par Jordi Medel Bao à la lumière du concept de mascarade formulé par Joan Rivière<sup>3</sup>. Les différentes figures masculines sont envisagées dans une perspective *queer* qui met au jour leur dimension subversive ainsi que la manière dont le second roman de Manuel Puig interroge, plus largement, les multiples inégalités qui caractérisent la société argentine. L'analyse des emprunts à différentes formes d'expression (de la correspondance au tango en passant par le roman-feuilleton) montre l'omniprésence dans le texte de stéréotypes issus de la culture populaire qui soulignent le caractère enfermant de la « mascarade de la masculinité ».

Mónica Albizúrez Gil nous emmène ensuite au Mexique et s'intéresse à la construction des masculinités dans *Trabajos del reino* (2004) de Yuri Herrera, dont l'action est ancrée dans l'univers du narcotrafic. Le système formé par les personnages

du roman, ainsi que la dynamique des espaces, donnent à voir la dichotomie entre rôles masculins et féminins qui prévaut, tant dans le microcosme de la « Cour du Roi » qu'au sein de la société mexicaine, mais suggère également les limites de ces rôles et leur caractère artificiel, symbolisé notamment par les noms programmatiques attribués aux personnages.

Enfin, les trois articles qui closent ce volume étudient la déconstruction des modèles existants dans des fictions qui invitent à penser le masculin autrement.

Dans son article consacré à *La Carroza de Bolívar* (2012), Isabelle Billoo étudie les figures masculines stéréotypées construites par le texte et analyse comment Evelio Rosero questionne, à travers elles, la masculinité hégémonique colombienne. La virilité traditionnelle, incarnée par des personnages caricaturaux, est mise à mal tout au long de la diégèse, notamment à travers la confrontation aux figures féminines et à des modèles masculins alternatifs qui soulignent son caractère artificiel et sa dimension de performance.

C'est à trois romans de l'Andalou Eduardo Mendicutti que s'intéresse Sonia Fernández Hoyos, qui examine les figures protagonistes à la lumière des théories *queer* et *camp*. Elle analyse le rôle prépondérant du langage dans *Una mala noche la tiene cualquiera* (1982), *Yo no tengo la culpa de haber nacido tan sexy* (1997) et *Ganas de hablar* (2008) : à travers un subtil jeu sur l'intertextualité, mais également en (se) (re)nommant, les personnages mendicuttiens s'approprient la parole sur eux-mêmes et sur le monde, le féminin et le masculin, mais aussi la sainteté ou la célébrité, qui apparaissent comme autant de constructions arbitraires dont les textes se jouent avec un humour sarcastique et une ironie mordante.

L'humour est également un ingrédient fondamental du regard sur les masculinités que propose *La doble vida de Jesús* (2014) d'Enrique Serna. Víctor Saúl Villegas Martínez montre comment le « masque » de la masculinité hégémonique sous lequel se réfugie – et étouffe – le protagoniste fait écho à une multitude de faux-semblants et de subterfuges qui construisent une société mexicaine marquée par la dualité entre le public et le privé, ce que l'on montre et ce que l'on cache. La dichotomie est incarnée par le duo Leslie/Lauro, objets ambigus du désir de Jesús et sujets d'une expérimentation menée par le texte sur le masculin, le féminin et la frontière poreuse qui les relie autant qu'elle les sépare.

## NOTES

---

<sup>1</sup> R. W. Connell, *Masculinities*, Berkeley: University of California Press, 1995.

<sup>2</sup> Voir par exemple Marta Segarra, Àngels Carabí (dirs.), *Nuevas masculinidades*, Barcelone: Icaria, 2000 ; Carolina Sánchez Palencia, Juan Carlos Hidalgo (eds.), *Masculino plural: construcciones de la masculinidad*, Lleida : Edicions de la Universitat de Lleida, 2001 ; Jesús Martínez Oliva, *El desaliento del guerrero. Representaciones de la masculinidad en el arte de las décadas 80 y 90*, Murcie : CENDEAC, 2005

<sup>3</sup> Joan Rivière, « La féminité en tant que mascarade » (1929), traduction française dans Marie-Christine Hamon, *Féminité mascarade*, Paris : Seuil, 1994.

©2017 Jennifer Houdiard & Graat On-Line